



## Contemporaneity of Language and Literature in the Robotized Millennium

Vol: 1(2), 2019

REST Publisher

ISBN: 978-81-936097-3-6

Website: <http://restpublisher.com/books/cllrm/>

### De l'écriture de l'immigration à l'écriture beur – analyse thématique du roman *La honte sur nous* de Saïd Mohamed

Walter Hugh Parker, Department of English & Other Foreign Languages, SRM Institute of Science and Technology, Ramapuram

[walterhl@srmist.edu.in](mailto:walterhl@srmist.edu.in)

#### Abstrait

Cet article de recherche tente d'analyser les valeurs thématiques du roman de Saïd Mohamed intitulé *La honte sur nous*, en vue de le classer comme une littérature unique, en termes du récit qui porte des histoires fortes imprégnées dans l'immigration marocaine en France. En fait, notre roman de l'étude appartient à la littérature dite 'littérature beur', qui est émergée dans les années 1980. On cherche à prouver qu'il existe une pratique d'écriture de banlieue identifiable en tant que nouvelle production littéraire, qui porte en elle les signes d'une réalité complexe de la ghettoïsation de territoires enfermés dans la violence, la relégation, la haine et le ressentiment à l'égard du reste de la société française. Beaucoup de ces textes démystifient aussi les aspirations d'un 'retour au pays' par les comptes rendus de voyages au Maghreb, comme dans le roman de Saïd Mohamed intitulé *La honte sur nous* (2000), qui décrit le 'Maroc paternel' et confirme que la génération beur n'a aucune place en France. **Mots clés** : Saïd Mohamed, *La honte sur nous*, beur, littérature beur, littérature de l'immigration, identité, immigré(e), maghrébin(e), marginalisation

#### Introduction

Dans les années 1980, un nouveau groupe d'écrivains a apparu sur la scène littéraire en France. Ils faisaient partie de la génération prétendue beur<sup>1</sup>. 'Beur' est un nom populairement appliqué aux fils et aux filles d'immigrés de l'Afrique du Nord, en particulier les trois pays du Maghreb, l'Algérie, le Maroc et la Tunisie. Une étiquette plus longtemps établie est celle d' 'immigrés de la deuxième génération', mais comme la plupart d'entre eux sont nés en France, cette appellation a quelque chose d'un terme mal approprié, car ils n'ont jamais migré d'un pays à un autre. La seule migration qu'ils ont entreprise est dans leurs vies quotidiennes, quand ils ont été forcés de migrer constamment entre la culture séculaire de la France et les traditions ramenées avec eux par leurs parents musulmans à travers la Méditerranée. Ces expériences ont été explorées par des auteurs beur dans des poésies, des pièces de théâtre et, par-dessus tout, la fiction de prose.

Le roman beur, le corpus littéraire choisi pour cet article de recherche, formule des thématiques intéressantes, et fournit un apport particulier indiquant que le phénomène des écrits des jeunes de banlieue mentionnés dans cette étude, focalise sur la difficulté d'intégration des jeunes issus de l'immigration touchés par le chômage, la pauvreté, l'exclusion, l'échec social et le racisme. Dès lors, la vitalité et la diversité de ces écrits prennent une signification particulière en rapport avec ces nouvelles pratiques culturelles et artistiques issues de la banlieue. Ces écrits apparaissent comme une phase nécessaire au renouvellement, ou encore à la rupture avec ce système de référence qui est l'écriture de l'immigration<sup>2</sup>. C'est que leur production littéraire a permis de dévoiler le déchirement identitaire et a été considéré comme un cri de révolte correspondant à la situation d'exclusion et de marginalisation dans laquelle sont encore cantonnés les jeunes des banlieues.

Ces jeunes auteurs sont fort peu connus des critiques et certains même n'hésitent pas à considérer leurs modes d'expression comme une culture mineure, marginale, voire une vague autodestructive qui risque, avec ses pratiques d'écriture dépourvues de valeur linguistique, de constituer un danger imminent pour la langue française. Mais « *malgré l'incertitude de leur réception, certains éditeurs ont donné place et présence littéraires à toutes ces voix de la banlieue qui conscientisent un*

<sup>1</sup> Le mot 'beur' est entré dans la circulation pendant les années 1970 à Paris pour désigner les jeunes adolescents de la communauté nord-africaine qui vivaient dans les banlieues des années 1970. Le terme lui-même devient familier et s'impose dans le vocabulaire courant<sup>1</sup>. 'Beur' est défini comme un « *jeune homme né en France de parents immigrés d'origine maghrébine*<sup>1</sup> ». Quelques années plus tard, son extension globale, 'Beurette'<sup>1</sup>, est utilisée pour se référer aux jeunes filles de la même communauté ethnique, nées ou arrivées en bas âge dans le pays d'accueil de leurs parents. C'est de la langue 'verlan' qui est symbolique avec les 'jeunes des banlieues' en France. Cf. Michel LARONDE, *Autour du roman beur – Immigration et Identité*, L'Harmattan, Paris, 1993, p. 23 ; Paul ROBERT (sous la direction de Josette REY-DEBOVE, Alain REY), *Le Nouveau Petit Robert – Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, Paris, 2002, p.248.

<sup>2</sup> Cyrille FRANÇOIS, « Des littératures de l'immigration à l'écriture de la banlieue : Pratiques textuelles et enseignement » in *Synergies Sud-Est européen*, n°1, Université de Cergy-Pontoise, France, 2008, p.149-157 in <http://ressources-cla.univ-fcomte.fr/gerflint/SE-europe/Cyrille.pdf>

*échec sociétal certain de la France contemporaine* »<sup>3</sup>. Ces voix résonnent avec force contre l'exclusion, la marginalisation, la défiance, le mépris et l'injustice. Sans oublier, d'ailleurs, d'autres dérives qui se sont exprimées dans la violence la plus dérouterante. C'est pourquoi le message qui émerge de leur écrits est si universel et si personnel à la fois, doté d'un style simple et dense ainsi que d'une rythmique parfaitement reconnaissable qui évoque une langue des banlieues bien spécifique, riche d'une singulière imagination.

### **Le roman de l'étude : *La honte sur nous* de Saïd Mohamed (2000)**

Saïd Mohamed est né en Basse-Normandie en 1958 d'un père alcoolique marocain et d'une mère normande asociale<sup>4</sup>. Il passe son enfance à la 'DASS'<sup>5</sup>, milieu non moins violent. Il a travaillé comme ouvrier imprimeur à l'âge de dix-sept ans après qu'il devient écrivain. Saïd Mohamed est l'auteur d'une quinzaine de recueils de poèmes et cinq romans parmi lesquels est la trilogie : *Un Enfant de cœur* (1997), *La honte sur nous* (2000) et *Le Soleil des fous* (2003). Chez lui, l'accent est mis sur sa fonction référentielle dans un souci de témoignage et de dévoilement. Écrire pour lui, c'est « *témoigner de l'existence telle qu'elle est. Je pensais cette idée noble et acceptais d'en payer le prix. Dans les livres, on parle toujours de la vie des grands en oubliant celles des petites gens. Puis, si cela ne suffisait pas, je raconterais aussi mon histoire. J'avais tellement vu des choses que je pouvais bien écrire une encyclopédie sans tarir* »<sup>6</sup>. Dans son œuvre autobiographique intitulé *La honte sur nous*, pour lequel l'auteur a gagné le prix Beur FM, le narrateur adolescent raconte les malheurs auxquels il a dû faire face pour échapper à cette histoire familiale où il était difficile de changer le cours d'un destin écrit d'avance. Le lecteur est plongé dans un univers de violence, de délinquance, de contradictions et de cynisme des personnages décrits sans aucune complaisance.

Le titre du roman est très suggestif visant à dénoncer les injustices subies par les immigrés maghrébins en France. Il raconte la honte de ces familles face à la société française et semble réduire les sans-voix au silence. Dès son travail à l'usine jusqu'à sa réussite comme écrivain et son retour au pays d'origine (le Maroc) à la recherche de l'identité, l'auteur semble témoigner, à travers le titre, de tous les thèmes discutés dans cette étude, notamment la violence, la haine, l'exclusion, la violence politique, le libéralisme, le nationalisme et les intégrismes de tous bords.

### **Analyse thématique du roman de l'étude**

Le texte tout d'abord tente de décrire le chaos du monde dans lequel l'être humain lutte pour trouver sa place. Le narrateur raconte ses souffrances dans les lignes de la première page :

« *J'étais un cas aussi désespérant que désespéré, si je devais en juger par tous ces spécialistes de l'éducation de l'enfance inadaptée qui avaient continuellement entouré le berceau. Le diagnostic était sévère. Telles de mauvaises fées, éducateurs, assistantes sociales et psychologues s'étaient penchées sur mon humble personne. J'avais fini par me faire une raison. Il le faut bien, quand on est la progéniture d'un homme que ces professionnels ont considéré comme débile.* »<sup>7</sup>

Ainsi, il souligne avec lucidité les raisons sociales qui l'ont conduit à cette déréliction. On ne choisit pas d'être violent, on le devient. D'où cette espace de déterminisme et d'aliénation contre lesquels les personnages luttent sans répit. Aussi ne comprend-t-il pas qu'on s'occupe de lui, le voyou, quand sa professeure de français s'intéresse à ses textes et lui prête des livres :

« *A moi, le cancre bon à rien... Le bâtard qui ne méritait pas l'air gratuit qu'il respirait... Le chien largué par sa génitrice... Le renégat viré par les familles d'accueil... La racaille délinquante enfermée dans une institution.... Je ne rêvais pas ce que j'entendais. J'étais aux yeux de cette femme, dont les formes mettaient mes sens en moi, un futur écrivain.* »<sup>8</sup>

<sup>3</sup> Najib REDOUANE (dir.), *Où en est la littérature "beur" ?*, L'Harmattan, Paris, 2012, p.27.

<sup>4</sup> Dans un entretien, Mohamed décrit sa vie : « *Je suis né en France d'un père marocain, berbère et alcoolique, et d'une mère normande, bûcheronne, lavandière et asociale. Je suis né dans la France profonde, dans un temps où la guerre d'Algérie n'en finissait pas d'éclater. Le village de mon enfance hante mon travail car cet endroit a construit en grande part ma vision du monde* ». Cf. CORDESCU Andrei, « Interview avec Saïd Mohamed écrivain franco-marocain » in *Le Monde* en ligne, La Nouvelle Orléans, le 11 janvier 2009 in <http://aubepine.blog.lemonde.fr/2009/01/11/interview-de-said-mohamed-ecrivain-franco-marocain-2/>

<sup>5</sup> 'DASS' ou 'DDASS' est l'acronyme pour la Direction départementale des Affaires sanitaires et sociales. C'est une administration française départementale de l'État qui intervient dans le service sociale de l'assainissement et aussi dans le service médical visant à la santé publique. « *Contrairement à une idée encore très largement répandue caractérisée par l'expression « les enfants de la DDASS », ces institutions ne géraient plus l'aide sociale à l'enfance, confiée au département (conseil général) depuis la loi de décentralisation de 1983* ». Cf. Olivier POINSOT, « Le contrat de soutien et d'aide par le travail » in *Droit & Santé*, n° 17, mai 2007, pp. 286-288 in <http://www.andicat.org/?x=19&y=12>.

<sup>6</sup> Saïd MOHAMED, *La honte sur nous*, Paris Méditerranée, Paris, 2000, pp.67-68.

<sup>7</sup> Saïd MOHAMED, *La honte sur nous*, op. cit., p.7.

<sup>8</sup> Ibid., pp.12-13.

Cette première violence à la fois sociale et identitaire restera un trou noir duquel le narrateur tente de s'extraire au fil de son œuvre. Il répète inlassablement son destin et celui des siens comme pour mieux exorciser le mal qui le ronge : « *Je voulais devenir peintre, pas écrivain, encore moins poète. Tous ceux qui fréquentaient l'association avaient un pedigree présentable et se destinaient à de grandes études. Moi, seule l'usine m'attendait* »<sup>9</sup>. A travers son écriture, il voudrait exprimer ses propres blessures. Il crée une image noble de l'écrivain :

« *En bon militant, il réparait les injustices du monde à la seule force de ses messianiques écrits. Sa parole était un gourdin pour les générations futures. Il croyait au grand soir et endossait toutes les défroques des parias. De la veine des lutteurs populaires, il se sentait l'âme d'un martyr de la classe ouvrière. Il en connaissait un rayon du présent et lisait l'avenir dans le marc de café. Il remuait des papiers, s'agitait, en directeur des consciences, et endossait toutes les misères de l'humanité geignante.* »<sup>10</sup>

Après son travail à l'usine, le narrateur décrit son travail dans une entreprise de nettoyage qu'il obtient grâce à sa mère qui a convaincu le chef. Celui-ci manquait de personnel et le narrateur tombait à point. Le travail était payé double, même si le résultat du premier jour était désastreux :

« [...] *Au fond du trou, j'étais allongé sur un sac plastique pour m'isoler de l'humidité et, sous un rebord à un mètre du sol, à bout de bras, je raclais cette fange gluante qui me déglutinait sur le visage. L'odeur infecte me collait la nausée, brûlait l'estomac, piquait les yeux. J'ai rapidement vomi. Ma tête s'est mise à bourdonner. Le soir, je suis allé me coucher sans pouvoir manger. J'avais l'impression d'être encore à l'intérieur de l'usine. Je puais les solvants. J'ai haï ce boulot.* »<sup>11</sup>

Cela témoigne du travail dangereux de tous les travailleurs immigrés quand ils ont émigrés et ont cherché un emploi en France. Malgré tout, ils étaient heureux de gagner autant d'argent comme ouvriers en si peu de temps.

Le portrait que l'auteur dresse de sa mère est assez révélateur d'une famille du quart-monde complètement déstructurée. A l'âge de douze ans, elle a été déjà placée dans une famille comme bonne à garder les vaches pour échapper à la violence du père. Ce grand-père, qui a fait la Première Guerre Mondiale atteint du syndrome du stress post-traumatique, constitue le premier anneau de cette chaîne du malheur qui va avoir ses séquelles sur toute la famille. La mère, qui a hérité de son caractère rebelle, a toujours préféré mener une vie en marge de la société. Ainsi, par exemple, pendant la guerre, elle s'est réfugiée dans la forêt pour vivre avec les bucherons.

« *Elle a fait son temps et se fout pas mal de ce qui peut bien advenir. Chacun son histoire. Devant elle il ne reste plus guère d'années. Elle s'y croyait encore. Elle revoyait les petits matins avec la brume dans les sous-bois. Les fours à charbon, elle en avait encore l'odeur dans les narines. La fumée permanente qui les entourait, sa propre senteur un peu sauvage, de mousse, de boucane. Celle de la popote qui mijote.* »<sup>12</sup>

Après la guerre, elle a rencontré 'le Père', cet autre immigré marginal et alcoolique abimé par le travail dans les chantiers de la honte. Outre sa première grossesse, elle a donné jour à trois autres enfants qu'elle a tous abandonnés à l'assistance publique.

« *Elle était repartie comme elle était arrivée, semble-t-il, inopinément. Ayant entre-temps produit et lâché dans la nature sa progéniture. Ce qu'elle deviendrait était une histoire sur laquelle elle ne pouvait réfléchir sereinement. Sachant bien que chacun dans cette existence survit avec ses seuls moyens. Elle avait toujours trouvé l'énergie suffisante. Elle s'inquiétait pas outre mesure. On était beaux, jeunes, intelligents et solides. De vrais gaillards en apparence. A l'intérieur, tout était ravagé, laminé, broyé. Le désespoir à vif, caparaçonné dans la révolte, le délire paranoïaque, la violence au bout des poings.* »<sup>13</sup>

Si le narrateur brosse le portrait d'une femme qui récuse les règles et toutes les formes d'autorité et de soumission, une femme libre en somme, à aucun moment, elle est désignée comme étant coupable des malheurs de sa progéniture. Il éprouve même de la tendresse et de la fascination pour elle car, ce caractère indomptable et revêche est aussi le sien. Tout porte à croire que la responsabilité est ailleurs. Le caractère de 'la Mère' et l'alcoolisme du père seraient les pendants d'un système qui broie les hommes. A cette première violence sociale se rajoute la violence identitaire. L'enfant traînait l'image d'un fils d'immigré alcoolique et fou dans tous les services et les administrations. Cette humiliation l'a poursuivi toute sa vie et son œuvre est une longue quête pour rétablir l'honneur bafoué de ce père. La rencontre de ce dernier dans son village natal au Maroc où il s'est réfugié pour finir ses jours a été un soulagement pour le narrateur.

« *J'étais parvenu au terme de ma pérégrination et étrangeté, je ne ressentais aucune joie, aucune peine, simplement un soulagement. Celui qui avait terrorisé mon enfance vivait encore, tout maigre et rabougri. Les liens filiaux ont été si maltraités qu'ils n'ont pas résisté aux tempêtes de l'existence. Longtemps après j'ai mesuré la portée de ce voyage. J'étais venu chercher la légitimité de penser et d'être.* »<sup>14</sup>

<sup>9</sup> Ibid., p.35.

<sup>10</sup> Ibid.

<sup>11</sup> Ibid., p.41.

<sup>12</sup> Ibid., p.53.

<sup>13</sup> Ibid., p.174.

<sup>14</sup> Ibid., p.167.

Durant le temps que le narrateur passe avec son père, ce vieux lui conseille de revenir en France parce qu'il n'avait rien à avoir dans le village natal de son enfance :

« - Tu vois si tu étais venu là, regarde ce que tu aurais fait ! Comme ton père dans le temps. Garder les moutons, couper les herbes, gratter la terre, pourquoi ? Des claouis ! Il ne pousse rien ! A part les cailloux... C'est pas comme la France ! Tu sèmes et tu regardes pousser. Tout seul. Rien à faire. Après, tu ramasses ! Pas besoin d'arroser. Pour ça, il n'y a pas à dire, ils sont gâtés en eau<sup>15</sup> [...] – Il faut que tu t'en ailles... Ta vie, c'est pas ici. Si je suis parti, c'est que je ne pouvais pas faire autrement. Je ne regrette rien. Il n'y a rien à regretter. Ce qu'on fait doit être fait. J'ai vécu ma vie<sup>16</sup> [...] – Allez va mon gars ! Et bien le bonjour à la France ! <sup>17</sup>»

Contrairement à l'aîné de la famille qui a renié ses origines tout en sympathisant avec l'extrême droite, le narrateur assume tout avec lucidité et refuse même de céder à 'ce piège de cons' qui pourrait servir d'alibi pour justifier sa situation. Les choses étant ce qu'elles sont, comme il se plaît à le répéter dans tous ses textes telle une maxime, le narrateur se construit progressivement et prend conscience à l'issue de ses pérégrinations de la richesse de cette identité rhizomique. C'est en lavant l'honneur du père que l'enfant devient adulte en intégrant cette partie d'étrangéité qui l'a tant hanté. Le cheminement vers cet autre en soi, il était nécessaire de mettre en exergue tous les efforts du père à s'intégrer dans une société qui n'a cessé de le marginaliser. Le rite du cochon pourtant interdit par sa religion, son abnégation au travail souvent dans des conditions dangereuses, le combat sur le front contre les Nazis, sont autant d'épreuves violentes qui ont fini par avoir raison de sa santé, la rencontre avec le père permet donc au narrateur l'acquisition d'une légitimité de penser et d'être. C'est par la lecture et par l'écriture qu'il a pu porter à la connaissance du monde le destin de son géniteur, et par conséquent, aller au bout de ses souffrances.

### Conclusion et découvertes de la recherche

Des années 1980 jusqu'à présent, il y a une transformation de l'écriture des Beurs qui prend des formes populaires, avec des écrits de jeunes issus de territoires urbains qui inaugurent le ton de la rupture, en s'installant dans les foyers de révolte, de dénonciation et de contestation. En outre, ils offrent des exemples aux jeunes qui cherchent une autre place dans la société française que celle que leur assigne le mode de vie de la politique française, qu'il soit de gauche ou de droite. Certes, leurs écrits reflètent une colère justifiable face à leur situation, mais ils révèlent également une conscience aiguë de ces changements importants qui touchent le paysage social de la République.

Dans le roman de l'étude *La honte sur nous*, la nature du texte indique que tous les jeunes comme le narrateur, tout en signant leur écoeurement, nomment le mal qui les ronge et se construisent espace autonome propre à leur vision du monde et des rapports humains. Au sein de cet espace de création, ils accélèrent une nouvelle voie dynamique et innovatrice qui parvient à dépasser l'écriture traditionnelle des immigrés, cantonnés simplement entre deux identités, vers une écriture urbaine des banlieues. Ils insistent également sur l'échec relationnel des jeunes issus de l'immigration avec, aussi bien, leurs milieux familiaux que la société française – échec s'inscrivant comme un rejet de ce qui les entoure.

Quoiqu'il en soit, il apparaît clairement que – par sa production ainsi que par sa mode d'écriture et de création qui traverse les frontières et transcendent les barrières linguistiques et culturelles, et qui, de plus, n'obéissent plus aux cloisonnements traditionnels de l'appartenance territoire exclusif de la France, l'écriture romanesque de Saïd Mohamed fait preuve d'une inventivité littéraire particulière, en se réappropriant certains attributs différents de ceux qui avaient existé chez les générations précédentes issues de l'immigration maghrébine, en quête d'une reconnaissance identitaire.

### Bibliographie

FRANÇOIS, Cyrille, « Des littératures de l'immigration à l'écriture de la banlieue : Pratiques textuelles et enseignement » in *Synergies Sud-Est européen*, n°1, Université de Cergy-Pontoise, France, 2008, p.149-157.

CORDESCU Andrei, « Interview avec Saïd Mohamed écrivain franco-marocain » in *Le Monde* en ligne, La Nouvelle Orléans, le 11 janvier 2009.

LARONDE Michel, *Autour du roman beur – Immigration et Identité*, L'Harmattan, Paris, 1993.

MOHAMED Saïd, *La honte sur nous*, Paris Méditerranée, Paris, 2000.

POINSOT Olivier, « Le contrat de soutien et d'aide par le travail » in *Droit & Santé*, n° 17, mai 2007, pp. 286-288.

REDOUANE, Najib (dir.), *Où en est la littérature "beur" ? (coll. Autour des textes maghrébines)*, L'Harmattan, Paris, 2012.

ROBERT, Paul (sous la direction de Josette REY-DEBOVE, Alain REY), *Le Nouveau Petit Robert – Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, Paris, 2002.

### Sitographie

<http://ressources-cla.univ-fcomte.fr/gerflint/SE-europe/Cyrille.pdf>

<http://aubepine.blog.lemonde.fr/2009/01/11/interview-de-said-mohamed-ecrivain-franco-marocain-2/>

<http://www.andicat.org/?x=19&y=12>.

<sup>15</sup> Ibid., p.200.

<sup>16</sup> Ibid.

<sup>17</sup> Ibid., p. 203 (la dernière ligne du roman).